

fêtes du carnaval, qui changent l'ordre des plaisirs pour les rendre plus vifs, par les deux saisons de la campagne, qui sont en mai et en octobre, et par la fête de sainte Rosalie, qui est le plus brillant et le plus aimable enthousiasme de dévotion qu'elle ait encore fait éprouver ; mais, ainsi qu'à l'opéra, les ballets et les fêtes font souvent oublier l'intérêt du sujet principal. Dans ces réjouissances on perd aussi de vue sainte Rosalie, dont on pourroit peut-être faire abstraction totale, si, à la fin de la cinquième journée, à la suite de la procession la plus burlesque, la chasse de cette bienheureuse n'étoit saluée par des boîtes qui avertissent enfin le peuple de sa présence. Un chariot traîné par quarante mules, et portant quarante musiciens qui font le plus de bruit qu'ils peuvent, ouvre la fête par la marche de cette énorme machine, la plus haute qu'on se soit jamais avisé de rouler, et dont le couronnement dépasse les plus hautes maisons de la ville. Elle part de la Marine et traverse le *Cassaro*, depuis la porte *Felice* jusqu'au palais du viceroi, devant lequel on tire un grand feu d'artifice, terminé par l'illumination du *Cassaro*, décoré alternativement de portiques et de fontaines. Cette rue, qui a presque un mille de long sur un plan concave, se fait appercevoir dans toute son étendue, et présente le coup-d'œil le plus magnifique. Le peuple reste en possession de la fête jusqu'à minuit, que les carrosses et la noblesse lui succèdent. C'est là que l'on peut voir la gravité du peuple sicilien, qui jouit sans aucune démonstration extérieure de joie ni d'enthousiasme. Il se révolteroit peut-être si le sénat vouloit retrancher cette fête, et il la voit de sang froid, sans rire, sans joie, dans un ordre parfait, sans avoir besoin de police. Jamais il n'arrive de tumulte : quoiqu'il y ait plus de cent mille âmes dans le même lieu, jamais elles ne font foule. Je remarquai que tout naturellement, et pour ne pas se gêner, les habitants se partageoient la rue, moitié pour ceux qui la descendoient, moitié pour ceux qui la montoient. Ils sont bien différents de notre peuple, qui arrive, veut voir avant qu'on commence, voit quand on a commencé, et veut voir encore quand tout est fini ; qui n'est pas tranquille tant qu'un lampion est allumé, et ne peut se résoudre à s'en aller quand même tout est éteint. Celui-ci, dès que minuit est arrivé, emmène sa compagne, dont il n'a pas quitté le bras, et cède sans

bruit la place à la noblesse, qui entre avec le même ordre, et étale avec tout le faste italien ses carrosses magnifiques et ses livrées de gala.

Un des spectacles qui émeuvent le plus le flegme sicilien, c'est celui de la course des chevaux, qu'ils aiment avec passion. Il fait l'objet de la seconde journée. De petits enfants de huit ans montent des chevaux à poil et sans étriers, et les pressent avec une vigueur inimaginable. Il y a trois de ces courses. Je vis la première à son départ, qui est à la porte *Felice*. Les chevaux sont derrière une corde, où on a bien de la peine à contenir leur ardeur : sachant qu'ils vont avoir à se disputer, ils cherchent déjà à se combattre, à se prévenir par un départ anticipé. Un sénateur dans une loge sonne une cloche ; alors on met les petits *jockeys* à cheval : ils sont assis en avant des épaules, la tête avancée sur le cou, et les jambes étendues le long des côtes, en attitude de leur battre les flancs de leurs éperons, dont ils font usage avec une agilité extrême. Au second coup de cloche, la corde se tire, les chevaux partent, et un coup de canon avertit le peuple dans la longueur de la rue que les chevaux sont en chemin ; alors la foule s'ouvre à temps, au moment même, et ce qu'il faut pour laisser passer les chevaux, qui font ce qu'ils peuvent non seulement pour se devancer, mais pour croiser, nuire, ou retarder la course de ceux qui les approchent ou les atteignent. Un autre sénateur, au terme de la course, adjuge le prix au vainqueur ; et le petit garçon est rapporté en triomphe, décoré de la représentation d'un aigle qu'on lui passe au cou, et aux acclamations de tout son parti. Ce sont de riches particuliers qui fournissent ces chevaux, les nourrissent toute l'année pour ce seul jour, et ne sont pas moins émus de leur triomphe que le petit *jockey*, et tout cela dans l'ancien esprit des jeux olympiques, pour l'honneur de vaincre ; car on n'y mêle pas, comme ailleurs, la manière ruineuse des paris. Le sénat fait seul la dépense des prix, qui se réduit à une quarantaine d'onces, c'est-à-dire vingt louis pour les trois courses. La première se fait avec des chevaux du pays ; la seconde, avec des juments ; la troisième, la plus rapide, avec des barbes. Cette seconde journée se termine par le retour du char, qui part du palais du viceroi, et retourne à la Marine en s'arrêtant de dix pas en dix pas, pour faire entendre la musique.

Ce jour-là il est illuminé, ce qui, joint à l'illumination de la rue, fait un effet plus triomphal que de jour.

La troisième journée le char repasse encore, et commence à devenir fastidieux. Il semble, ce jour-là, qu'on ne le mette en marche que pour aller le dépecer à la place du Palais. Ce soir-là, le feu d'artifice qui se tire à la Marine, l'illumination qui fait voir toute la beauté de cette promenade, celle du *Cassaro* et des bâtiments qui sont sur la mer, se réunissent pour faire de Palerme une ville enchantée. Le quatrième jour on recommence la course dans l'après-dinée, avec le même enthousiasme. Le soir on jouit du beau, de l'étonnant coup-d'œil de la grande église décorée et éclairée d'une manière magique. L'archevêque ayant bien voulu protéger notre marche, nous jouîmes complètement et sans peine de ce magnifique coup-d'œil. Tout l'intérieur de ce vaste édifice est recouvert d'une nouvelle décoration, moins sévère et plus analogue à la tête, et pourroit servir de modèle à toutes les décorations en ce genre. Des franges, des guirlandes de papier, du carton argenté, et de méchantes petites glaces de miroir, font tous les frais de cette décoration, qui est arrangée et éclairée avec tant d'art, qu'on ne peut pas se faire une idée de cette magnificence. Cette architecture sans ombre est absolument diaphane; les lumières sur l'argent paroissent autant d'étoiles étincelantes; et en tout cette clarté est si brillante, que les sens en sont étonnés, et bientôt fatigués.

Le cinquième jour est célébré par une éternelle procession, qui commence à la nuit tombante, et ne finit qu'à une heure après minuit. C'est là qu'on voit le goût des Palermitains pour les machines, et combien leur dévotion est exaltée de l'exaltation de leurs saints. Chaque congrégation porte le sien, avec la représentation de quelque scène du nouveau ou de l'ancien testament, figurée avec des personnages de grandeur naturelle, ou même des enfants. Ce sont les couvents de religieuses qui se chargent du trousseau de ces figures, et qui ont toujours soin d'habiller et de peigner Judith et la Vierge à la dernière mode. Ces représentations sont portées sur des charpentes, et ces charpentes sur les épaules de trente à trente-six hommes, qui mettent gloire à faire courir leur saint plus vite que celui des autres, à lui faire faire des contre-marches et tourner sur

eux-mêmes, avec des cris de triomphe tout-à-fait barbares. Enfin arrive sainte Rosalie, qui chemine un peu plus posément, impose à la joie, fait agenouiller le peuple, et termine la fête.

Cette sainte avoit été élevée à la cour du roi Roger, dans le commencement du douzième siècle. Elle quitta tout-à-coup la cour et la reine, pour aller vivre contemplativement dans une grotte humide, sur le mont Pellegrin, près de Palerme. On y a bâti un couvent qui a gâté la grotte, et on y a fait à grands frais un chemin pour faciliter le pèlerinage de ce sanctuaire.

Les fêtes passées, nous nous occupâmes de voir les environs de Palerme. Nous allâmes au monastère de *san Martino*, de l'ordre de saint Benoît. Ce couvent, bâti dans les montagnes, a l'air d'une chartreuse au milieu des déserts; il n'est cependant qu'à huit milles de Palerme, et on y arrive par un fort beau chemin. La maison, qui n'est ni belle ni finie, est très considérable. Il y a des détails intéressants, de beaux corridors; il y règne un ordre imposant, une magnificence plus noble que fastueuse, une politesse aisée pour les étrangers, qui, dès qu'ils y sont adressés, y sont reçus, nourris, logés à-peu-près le temps qu'ils veulent, avec des égards tout-à-fait distingués. Une grande partie des moines sont des premières familles de Palerme; ce que l'on reconnoît à leur ton et à leur manière. La bibliothèque est très nombreuse, très bien entretenue. Le vaisseau est un des plus simples, des plus beaux que j'aie vus en ce genre; les détails de la menuiserie en sont parfaits. Nous y trouvâmes *D. Blazi*. Cet infatigable religieux passe sa vie en recherches, enrichit chaque jour la bibliothèque, et a commencé un *museum* déjà intéressant, et qui deviendra considérable par l'intelligente activité de son auteur. On y voit un commencement de tout en général. Il y a déjà de très beaux vases siciliens, un entre autres où est représentée une figure de femme devant un siège, parlant à un homme tenant un bâton; de l'autre côté la même figure de femme tenant une éponge à la main devant une cuvette, et le même homme déshabillé, tenant d'une main le tessère propre aux bains; ce qui pourroit désigner l'Hospitalité qui arrête un voyageur et l'assiste au bain, et ce qui indiqueroit que ces vases servoient aussi à cet usage, et n'étoient pas seulement réservés à celui des tombeaux. Je trouvai aussi parmi les curiosités une